

—Peuvent-ils être utiles à quelqu'un !
 —A personne qu'à moi, et à mon client.
 —Il est presque certain dans ce cas que tu les trouveras
 —Je l'espère.
 On vint avertir l'artiste que le déjeuner était servi. Les trois hommes se rendirent à la salle à manger. Le déjeuner, entremêlé de longues causeries, se prolongea jusqu'à deux heures de l'après-midi.

—Si nous passions dans mon atelier ? dit alors Etienne. Cette pièce, trop étroite, rend suffocante la fumée de nos cigares.

—Bravo ! répondirent les jeunes gens en suivant l'artiste. Au premier plan de l'atelier se voyait, sur un chevalet, l'ébauche bien avancée déjà du portrait de Mary Harmant. Le tableau représentant l'arrestation de Jeanne Fortier au presbytère était comme de coutume, recouvert d'une toile verte. Georges et Lucien admiraient le portrait de la jeune fille, dont la ressemblance était frappante.

—Mademoiselle Harmant est donc venue poser ici ? demanda Georges.

—Cinq ou six fois. C'est une surprise qu'elle ménage à son père pour l'anniversaire de sa naissance.

—C'est très pressé, alors ?
 —Nullement. L'anniversaire en question n'arrivera que dans trois mois.

—La pauvre enfant ira-t-elle jusque-là ? fit Lucien. Depuis quelque temps elle change d'une manière qui me rendrait bien malheureux si j'étais son père.

—Les poitrinaires, fit observer Georges, se cramponnent souvent à la vie plus longtemps qu'on ne le croit.

On allait continuer sans doute l'entretien sur ce thème, quand le valet de chambre entra pour prévenir Etienne que mademoiselle Harmant venait d'arriver et demandait à le voir.

—Mademoiselle Harmant ici, aujourd'hui dimanche. qui n'est pas jour de pose ! C'est singulier ! s'écria le peintre. Que peut-elle me vouloir ? J'y vais

Et il se rendit au salon, où Mary avait été introduite. La jeune fille se leva et s'avança vers lui, la main tendue.

—Mon cher artiste, dit-elle, pardonnez-moi de venir ainsi vous surprendre fort indiscrètement un jour de repos. Je sais à merveille tout ce que ma conduite offre d'incorrect. Mais j'ai une excuse, il y a urgence.

—Vous êtes toujours la bienvenue chez moi, mademoiselle, répondit Etienne en s'inclinant. Il y a urgence, dites-vous ?

—Oni.
 —De quoi s'agit-il ?

—Mon père sera ici d'un moment à l'autre. Il viendra solliciter de vous un service, et comme très certainement il demandera à visiter votre atelier, je ne voudrais pas qu'il vît mon portrait. Car alors, adieu la surprise !

—C'est juste. Rien de plus facile que de vous donner satisfaction, répliqua l'artiste qui n'avait pu s'empêcher de tressaillir en attendant annoncer la prochaine visite du grand industriel. Monsieur votre père arrivera d'un moment à l'autre, dites-vous ?

—Oui, il s'est arrêté en route pour monter chez un fabricant de je ne sais quoi avec lequel il a des relations d'affaires, et j'en ai profité pour me hâter de vous prévenir.

—Attendez-vous ici monsieur Paul Harmant ?
 —Oui, si je suis certaine que ma présence ne vous gêne pas.

—Non seulement elle ne me gêne pas, mais elle m'est précieuse, car je crois qu'il vous sera agréable de rencontrer dans l'atelier deux personnes avec lesquelles, il n'y a qu'un instant, je parlais de vous.

—De moi ! fit Mary surprise.
 —De vous, oui, mademoiselle, et nous en disions même énormément de mal.

—Ah ! quant à ça, je ne vous crois pas, répliqua la jeune fille en souriant.
 —Et vous avez grandement raison d'être incrédule ! Voulez-vous me permettre de vous présenter ces personnes ?

—Je vous le permets et je vous en prie. Mais n'oubliez pas de cacher mon portrait.

—Ce sera fait sous vos yeux, si vous voulez bien m'accompagner dans mon atelier ; c'est là que nous causons.

En même temps, il offrit son bras à Mary, qui l'accepta, et tous deux gagnèrent l'atelier. Au moment où la portière se soulevait devant elle, la jeune fille poussa une exclamation de surprise en voyant Georges Darier et Lucien Labroue.

A sa surprise se joignit une émotion violente qui la fit, dans la même seconde, rougir et pâlir successivement. Elle porta la main à son cœur, afin d'en comprimer les battements qui l'étouffaient. Les deux jeunes gens s'étaient levés pour la saluer. Lucien fort embarrassé de sa contenance, jeta un coup d'œil interrogateur à Etienne. Le regard de celui-ci lui répondit clairement :

—Du courage ! Il faut suivre à l'instant les conseils que je vous ai donnés ce matin.

Georges Darier s'était avancé.
 —Votre présence chez mon tuteur nous cause une agréable surprise, mademoiselle, dit-il.

—La mienne ne le cède en rien à la vôtre, répondit Mary. Pour vous rencontrer tous deux ensemble, il faut venir bien loin de la rue Murillo dont vous semblez l'un comme l'autre oublier le chemin.

Ces paroles étaient accompagnées d'un coup d'œil de reproche à l'adresse de Lucien. Le fils de Jules Labroue baissa la tête et resta muet. George répliqua :

—Nous pensions à vous, mademoiselle, et la preuve, c'est que nous parlions de vous.

—Votre tuteur me l'a dit.
 —Vous voyez bien que je ne mentais point.

—Il a même ajouté que vous en disiez beaucoup de mal.
 —Alors c'est lui qui s'écartait de la vérité.

Tandis que s'échangeaient ces quelques mots, Etienne Castel, après avoir couvert d'une toile le portrait ébauché,

avait fait rouler dans un coin de son atelier le chevalet qui le supportait. Il se retourna vivement.

—Nous disions si peu de mal de vous, mademoiselle, fit-il, que nous complimentions bien sincèrement monsieur Lucien Labroue de la nouvelle qu'il nous annonçait.

LXI

—Quelle nouvelle ? demanda Mary toute tremblante en regardant Lucien.

—Mais, fit vivement Etienne, monsieur Labroue nous parlait des offres si honorables, si brillantes faites à lui par monsieur votre père : Une association, preuve de haute estime, et bien plus encore, une alliance, gage assuré d'un heureux avenir.

Mary se sentit frissonner de joie. Elle s'avança jusqu'à Lucien, les yeux brillants, le visage coloré par un afflux de sang.

—Vous disiez cela, monsieur Labroue ? murmura-t-elle en lui tendant la main.

—Oui, mademoiselle. Je faisais part à monsieur Castel, et à mon ami Georges Darier, des propositions de monsieur Harmant, l'association qui est la fortune, et l'alliance dont il veut bien me croire digne.

—Et vous ajoutiez ? balbutia Mary d'une voix que l'émotion étranglait.

—Que j'avais hésité d'abord, ne pouvant croire à la réalisation du rêve capable de satisfaire les plus ambitieux.

—Mais qu'il avait réfléchi, s'empressa d'ajouter l'artiste, et que, voyant possible la réalisation du rêve, il acceptait avec bonheur.

Mary était trop bouleversée par l'émotion pour s'apercevoir qu'Etienne Castel et non Lucien achevait les phrases commencées et interrompues. Convaincue que Lucien venait de parler jusqu'au bout, elle demanda avec un nouveau frisson de joie :

—Avez-vous fait part à mon père de la résolution prise par vous ?

—Non, mademoiselle, pas encore, bégaya le fils de Jules Labroue.

—Notre ami est un peu timide, dit l'artiste. Il pense beaucoup plus qu'il n'exprime, mais à cette heure Georges Darier et moi nous sommes certains d'être bientôt les témoins enchantés d'une heureuse union.

—Les témoins ? répéta Mary souriante. Dans quel sens ?

—Mais dans le sens le plus étroit, mademoiselle. Lucien Labroue connaît trop notre affection pour ne pas faire de nous ses témoins le jour du mariage.

—Mary avait les larmes aux yeux.
 —Oh ! pardonnez-moi, monsieur, fit-elle en levant sur l'artiste un regard à la fois humide et souriant. Pardonnez-moi si je pleure, ce sont de bonnes larmes, des larmes joyeuses. Je vous les dois et je vous en remercie de toute mon âme. Je n'oublierai jamais que c'est par vous qu'elles ont coulé.

La jeune fille fit sur elle-même un violent effort afin de vaincre son émotion et de reconquérir un calme relatif. Elle y parvint.

—Ainsi, poursuivit-elle en souriant, à bientôt le mariage ! C'est à vous, monsieur Lucien, de prendre jour avec mon père. Je ne peux qu'approuver d'avance ce qui sera décidé entre vous.

Georges Darier ne comprenait rien, ou tout au moins comprenait fort peu de chose à ce qui se passait mais l'intervention de son tuteur lui faisait supposer qu'avant son arrivée Lucien et le peintre avaient causé et s'étaient entendus à ce sujet. Il inclina simplement la tête. Un coup de sonnette retentit à la porte d'Etienne-Castel.

—C'est peut être mon père, dit Mary ; puis elle ajouta : Souvenez-vous qu'il ne doit point voir mon portrait.

—Soyez tranquille, mademoiselle, il ne le verra pas, répéta l'artiste.

Le valet de chambre, un instant après, annonça que monsieur Paul Harmant venait d'arriver. Etienne donna l'ordre de l'amener à l'atelier et glissa ces quelques mots dans l'oreille de Lucien :

—Jouez donc un peu votre rôle vous-même, mon cher ami, sapsist ! Je ne peux vraiment pas donner toujours la réplique pour vous !

(La suite au prochain numéro.)

LES FEMMES

Une femme chaste commande en obéissance.

Les yeux d'une femme qui pleure sèment des perles.

Ce qui flatte le plus l'amour des femmes, c'est d'être aimées sans qu'on ose le leur dire ; pourvu toutefois que ce silence ne soit pas éternel.

Lorsque les femmes sont véritablement sensibles, elles l'emportent sur les hommes par une délicatesse dont ils ne sont pas susceptibles.

Une femme aime ou hait ; il n'y a pas de milieu.

Il n'est pas certain que les femmes aiment plus que les hommes, mais il est incontestable qu'elles savent mieux aimer.

On blâme l'inconstance des femmes quand on en est victime. On la trouve charmante quand on en est l'objet.

LA PATINEUSE

(Voir gravure)

Belle patineuse intrépide,
 Glisse sur ton patin rapide,
 Glisse, voltige et tourne encore !
 La foule enthousiaste admire
 Ta noble pose qui se mire
 Dans le cristal du port !

De la grève,
 D'où s'élève
 Un cri d'admiration,
 Tu t'élances
 Et balances
 La plume ombrageant ton front.

Souriante,
 Confiante,
 Sur tes deux lames d'acier,
 Ta tournure
 Leste et sûre,
 Semble tous nous défier.

Sur ta trace,
 Joyeux passe
 L'essai de nos patineurs,
 Ton pied, vite,
 Les évite,
 Et retient les promeneurs.

Que d'adresse,
 De vitesse
 On déploie à ce concours
 Mais tu voles,
 Cabriole
 Et bondis sur le parcours

Va ! riense
 Patineuse !
 Les fatiguant jusqu'au soir !
 Sur mon âme
 Quelle flamme
 Pétille dans ton œil noir !

Toujours prête
 Rien n'arrête
 Tes triomphes commencés.
 Sans mot dire,
 Tu peux rire
 Des amoureux distancés !

Belle patineuse intrépide,
 Glisse sur ton patin rapide,
 Glisse, voltige et tourne encore !
 La foule enthousiaste admire
 Ta noble pose qui se mire
 Dans le cristal du port !

BENJAMIN SULTZ.

PRIMES DU MOIS DE DÉCEMBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—A. P. Gagnier, 175, rue St-Constant ; Adjudor Gingras, 7, ruelle Trudel ; Dame F. X. Payette, 284, rue Richmond ; Michel Monette 187, rue St-Martin ; Joseph Brodeur (\$3.00), 155, rue St-Christophe ; Joseph Lemieux (\$50.00), 161, rue St-Maurice ; Dlle Philomène Riendeau, 223, rue Bleury ; Zotique Pilon, 1365, rue Notre-Dame ; Napoléon Dupont, 113, rue Champlain ; Chs Clavette, 253 rue des Allemands ; S. Payette, 192, rue Wolfe ; Auguste Pelletier, 2302, rue Notre-Dame ; Dlle Eugénie Monette, 106, rue Ann ; Dlle Cordélia Dusseau, 155 1/2, rue Saint-Charles Borromée ; Dame Euclide Lafrenière, 32, rue Sanguinet ; Elisée Deneault, 122, rue St-Christophe ; E. Bruneau, 985, rue St-Jacques ; Dame Pierre Chartré, 271, rue Saint-Hubert ; P. H. Morin, 1652, rue Notre-Dame.

Québec.—Télesphore Lagacé, 59, rue Ste-Gertrude ; Paul Blouin, 30, rue St-Jean ; Alphonse Drolet, 339, rue St-Jean ; J.-Bte. Lefebvre, gardien du Laboratoire de la Cartoucherie ; F.-X. Blouin, coin des rues Grant et Fleurie ; S. Matte, 169, rue St-Valier ; Victor Grenier, 398, rue St-Jean ; U. Ginchereau, 357, rue St-Valier.

Ste-Cunégonde.—Magloire Côté, 813, rue St-Bonaventure ; J. D. Raymond, 857, rue St-Joseph ; Jean Lauzon, 999, rue St Joseph ; Arthur Dagenais, 826, rue Saint-Bonaventure ; Adélaré Armand (\$2 00), 821, rue St-Bonaventure.

Ville St-Henri.—Alexis Benoit (\$5 00), 37, rue Saint-Ambroise ; Adolphe Senécal, 2, rue Rose-Délina ; Dlle Georgina Robillard, 251, rue St-Henri ; Dame Joseph Lafrance, 28, rue Bourget.

Hull.—J. A. Viau

St-Aubert.—Antoine Bois

St-Zotique.—M. l'abbé E. A. Coallier.

Follette.—Ferdinand Picard.

Hochelega.—Dame Joseph Bougie, 125, rue Moreau.

Béancourt.—J. N. Pepin.

Sherbrooke.—François Boudreau ; Placide Demers.

VINGT-ET-UNIÈME TIRAGE

Le vingt-et-unième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRE (numéros de janvier), aura lieu lundi, le 1^{er} février, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le tirage se fait par trois personnes choisies par l'assemblée. Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.